

Autels, totems, gri-gri, forêt sont autant de présents que Samuel Trenquier offre à des divinités improbables comme au regard du spectateur, invité à se perdre dans son univers foisonnant. Ce jeune artiste, diplômé des Beaux Arts de Marseille, est en résidence cet été au Bel Ordinaire pour poursuivre un projet en hommage à des créateurs méconnus : les oiseaux jardiniers.

Tu travailles principalement la sculpture et le dessin. Comment alternes-tu entre ces deux médiums ?

Aux Beaux-Arts, j'ai surtout fait de la sculpture tout en pratiquant le dessin comme une espèce de gymnastique. Depuis 2012, j'ai posé des bases plus solides en dessin mais dès que je suis en résidence, j'en profite pour revenir à la sculpture car l'espace le permet. Mais il y a forcément un lien entre le dessin et la sculpture. Le dessin me permet de répertorier et de constituer un réservoir de formes dans lequel je pioche pour le volume. Quand je fais mes sculptures, je replonge dans mes dessins et mes sculptures, qui sont assez graphiques, nourrissent aussi mon travail de dessin. Donc il y a vraiment une interaction, un ping-pong entre les deux.

Le thème de l'offrande est très présent dans ton travail. D'où vient cet intérêt pour la notion de don ?

En sculpture, le thème de l'offrande s'est installé pour sa dimension magique, le côté gri-gri me plaisait bien. Je me suis intéressé au potlatch [cérémonie du don] notamment à travers l'ouvrage de Maurice Godelier, « L'énigme du don ». Sinon, je m'inspire de différentes croyances, de cultes mineurs, de mouvements sectaires sans pour autant être un mystique car il y a surtout beaucoup d'humour et de poésie dans mon travail. Pour moi, la notion de sacré vient d'abord de l'acte créateur. Je conçois aussi mon travail comme du don. C'est le cas avec mes dessins dans lesquels je mets beaucoup de choses avec l'envie d'être généreux. Aussi parce qu'aujourd'hui, face au flux permanent d'images auquel on est soumis, je me pose la question en tant qu'artiste, de ce que l'on peut donner de soi face à cette profusion.

La nature est une autre de tes influences principales. Comment l'expliques-tu ?

L'influence de la nature se manifeste par la volonté de créer un univers à ma façon, en se servant des formes existantes pour recréer la vie de manière symbolique. Le fait d'avoir grandi au Gabon jusqu'à l'âge de 7 ans a sûrement eu un impact sur mon rapport à la nature. J'ai également eu l'occasion de passer deux semaines en Amazonie et ce contact avec la jungle dans laquelle on sent que la vie fourmille en permanence, a été une vraie claque. Ça explique ce foisonnement dans mes dessins dans lequel on se perd un peu comme dans une jungle et dont on découvre les détails petit à petit. Comme la nature, je déteste le vide finalement. Et pour composer mes pièces, je procède à une sorte de chasse à l'image, donc je collecte mais je sélectionne, je trie et j'élimine les parasites également.

Pour ton projet de résidence au B.O, tu t'intéresses aux oiseaux jardiniers. Pourquoi ont-ils retenu ton attention ?

J'ai voulu rendre hommage aux oiseaux jardiniers, une variété d'oiseaux de Papouasie Nouvelle-Guinée qui construisent non pas des nids mais des installations faites d'éléments récupérés, devant lesquelles ils viennent parader, danser pour séduire la femelle. Je les considère vraiment comme des artistes voire des maîtres qui ont imaginé des jeux de perspective et d'illusions d'optique bien avant les maîtres de la peinture italienne. D'ailleurs, les premières personnes qui ont vu leurs édifices, pensaient qu'il s'agissait de travaux humains. Ce qui est intéressant avec ces oiseaux, c'est que le mâle est détenteur du sens esthétique et que la femelle possède le jugement de goût. Je me suis aperçu que je travaille exactement comme cet oiseau. Je vais piocher à droite à gauche des objets que je ramène et que j'assemble, que ce soit en volume ou en dessin.

Quelle est la particularité de cette résidence et en quoi va-t-elle nourrir ta démarche ?

C'est ma quatrième résidence mais c'est la première fois que je dispose d'un aussi grand atelier. Du

coup, je reviens à la sculpture et je suis ravi. Je vais réaliser à mon tour des temples à la manière des oiseaux jardiniers pour alimenter un dossier de demande de fonds dans le but de partir en Papouasie Nouvelle-Guinée créer ces pièces sur place. Je vais également profiter de ces six semaines de résidence pour continuer à travailler le dessin, de façon plus épurée cette fois, au crayon principalement avec des petites touches de couleur. En parallèle, je prépare une installation autour d'un abécédaire exotique. Donc je suis toujours dans un processus qui est là depuis longtemps, à savoir un jeu de va-et-vient entre dessin et sculpture, mais avec l'occasion à la fois de fixer certaines choses et d'expérimenter par ailleurs.

Propos recueillis par Catherine Bordenave, juin 2014